

Collège Camille Claudel, septembre 1999

Pour cette rentrée scolaire, angoissée par ma première journée au collège, j'avance, la tête basse, mon sac à dos calé sur les épaules. Plus petite que la moyenne, je passe souvent inaperçue et ne souhaite pas que cet état de fait change aujourd'hui. Le collège m'a toujours effrayée et, en cet instant, mon cauchemar de me mêler aux « grands » devient réalité. Sur la tête, un foulard violet retient mes cheveux roux frisés perpétuellement en bataille. Inconsciemment, je joue avec un bracelet brésilien fabriqué pendant les vacances. Les gravillons roulent sous mes sandalettes trop grandes d'une pointure. Mes pieds nagent à l'intérieur, même si j'ai ajouté deux trous dans la lanière, et ce qui devait arriver arriva. Alors que je marche sur une pierre plus grosse que les autres, ma cheville se tord. Impossible de garder mon équilibre, je tombe. Mes genoux raclent le chemin et se mettent à saigner. Et voilà le clou de cette désastreuse rentrée : à genoux par terre, mon pantalon beige déchiré, de petits graviers collés sur les paumes, je n'ose pas bouger. Les autres collégiens passent près

de moi sans me venir en aide, comme si ma condition pouvait être contagieuse. Je tente de retenir mes sanglots pour ne montrer aucune faiblesse à mes pairs, mais le mal est déjà fait, quelques gouttes roulent sur mes joues piquées de taches de rousseur.

Maudite journée... Enfin, jusqu'à ce moment unique.

Alors que je sèche mes pleurs, des traînées sombres maculant mon visage, une main tendue se présente devant mes yeux rougis. Je lève la tête. Un adorable collégien blond, une fossette sur la joue droite et des yeux gris clair, me sourit. J'accepte sa main tendue et me redresse.

— Merci.

J'époussette mon pantalon, mais le résultat ne me convient pas. Il est fichu, des bouts de tissu pendouillent. Ma paume écorchée laisse de petites marques de sang sur le coton beige. Mes lèvres tremblotent et des larmes recommencent à perler au coin de mes yeux.

— C'est dommage, elle t'allait bien, ta tenue.

Je relève la tête, surprise de constater que le garçon est toujours à côté de moi.

Nous avançons vers l'énorme bâtiment en pierres grises pour consulter la répartition des classes, sur la porte de la grande salle d'accueil.

Alors que je cherche mon prénom, ma meilleure amie, Noémie, me saute sur le dos avec sa délicatesse habituelle. En vrai garçon manqué, elle a tendance à foncer et ensuite à réfléchir. Elle ébouriffe mes cheveux déjà bien emmêlés.

— On est dans la même classe !

Noémie m'indique nos noms sur la liste. Elle sautille autour de moi, me donnant le tournis. Elle accapare

mon attention et, durant quelques minutes, je perds de vue mon sauveur.

Je l'aperçois plus tard dans le rang des 5^e. Il a un an de plus que moi. Et dans le microcosme de la communauté des collégiens, cette année fait toute la différence. Peu de chance de discuter à nouveau avec lui.

Ce fut ma première rencontre avec Évan. Le début d'une histoire à épisodes, fait d'éloignements et de retrouvailles.

Collège Camille Claudel, septembre 2001

Me revoici sur le même chemin que deux ans auparavant. L'énorme différence ? Ma taille – près de 1 m 65 – qui me complexe, mes amies mesurant presque dix centimètres de moins que moi. Pour me fondre dans le paysage, je lisse au maximum mes cheveux qui m'arrivent maintenant en dessous des épaules, afin qu'ils retombent devant mon visage, masquant au passage les boutons qui apparaissent depuis quelques semaines sur mon front. Mes tenues vestimentaires se noient également dans la masse. Jean noir, tee-shirt noir, Converse. Les seules notes de couleur sont mes bracelets et mes bagues fantaisie. Je suis mal dans ma peau, mais ces accessoires me redonnent un semblant de moral.

Devant moi, dans la foule des collégiens survoltés, se tient une silhouette connue, que j'ai souvent voulu aborder ces dernières années. Évan est mon idéal masculin depuis notre première rencontre, le jour de mon entrée au collège. Aujourd'hui, c'est décidé, je

lui parlerai ! Gonflée à bloc, je m'approche du groupe, mais ralentis en les entendant discuter.

— Ouais, explique-t-il à trois de ses camarades, debout autour de lui, mes parents ont rendez-vous avec la principale. Mon père est à nouveau muté. Dans le nord de la France, cette fois. Nous déménageons la semaine prochaine. On reste en contact par Messenger ?

Mon cœur se brise, une boule de tristesse se forme dans ma gorge. Mes rêves de premier baiser ne se fondent pas sur ce jeune homme qui ne se souvient pas de mon existence... Mais, en fait, si ! Combien de soirs ai-je rêvé qu'il me propose de me ramener avant de m'embrasser au coin de ma rue ?

Ce départ précipité anéantit mes espérances. Je m'enferme dans les toilettes pour verser quelques larmes sur un amour qui ne verra jamais le jour. Noémie me retrouve dans ma retraite et je ne survis à cette affreuse journée que grâce à sa bonne humeur et ses messages de consolation.

Rouen, seize ans plus tard

Mon dernier petit ami en date – un vrai nullard, soit dit en passant – m'a larguée il y a un mois. Le froussard n'a même pas eu le courage de me l'avouer en face. J'ai découvert notre rupture à la suite de son changement de statut sur Facebook, qui est passé de « En relation avec Alison » à « Célibataire ». J'ai essayé de le contacter pour avoir une explication, mais le couard ne daigne même plus décrocher. Je suis tombée directement sur sa messagerie à chacun de mes trente-huit essais.

Heureusement que je n'ai pas commandé les faire-part de mariage qui me faisaient de l'œil le week-end dernier. Noémie, qui est restée ma meilleure amie depuis la primaire, m'en a dissuadée à la dernière minute.

— Tu ne sors avec lui que depuis vingt-huit jours, même pas un mois. Alison, tu ne vis pas dans une comédie romantique, ne t'emballe pas trop.

Larguée, sans espoir d'être mariée avant 30 ans, je traîne comme une loque depuis quatre semaines, trois jours et seize heures. J'ai posé tous mes jours de congés restants pour vivre comme un ermite, quittant mon sofa seulement pour aller acheter des pots de glace menthe-chocolat. Le pur cliché ! Bridget Jones reste sans commune mesure mon modèle. Contrairement à elle, plutôt que d'écrire un journal, je griffonne le prénom de Julien sur des papiers que je déchire et piétine rageusement. Mon appartement est ainsi jonché de détritrus en tout genre.

Noémie entre chez moi, sans prévenir puisqu'elle a les clés, et se bouche le nez.

— Tu as adopté un hamster ?

Elle est étrangement bien habillée pour un vendredi télé. Un débardeur blanc à paillettes, une jupe légère noire et des talons hauts, ses longs cheveux bruns relevés en un chignon parfait.

De mon côté, en pyjama vert pomme, de deux tailles trop large, je suis allongée sur mon sofa, la joue posée sur un tas de chips renversées, mon bras gauche se balançant mollement dans le vide.

— Je veux mourir ! Mon avenir est fichu ! L'homme de ma vie m'a plaquée. Jamais je n'aurai d'enfants, me lamenté-je.

Noémie vient s'asseoir près de moi, enfin plutôt sur mes jambes, tout en soufflant de manière exagérée. Elle tapote mes mollets pour m'inciter à les pousser. Je rapproche mes genoux de mon menton et les entoure de mes bras.

— Arrête de te morfondre, Julien n'est qu'un abruti. Il t'a rendu un fier service. J'ai un super plan pour ce soir. Une fête chez une copine. Il y aura plein de célibataires, d'après elle. De quoi te remettre le pied à l'étrier.

— Je ne veux pas d'un nouveau cheval, je veux mon vieux canasson.

Imaginer Julien en canasson me fait pouffer, car il faut bien l'avouer, avec son visage tout en longueur et ses grandes dents, il a des allures équinées. Seulement, le temps n'est pas à la joie, mais à la morosité. Je continue de gémir.

Une moue dubitative sur le visage, mon amie secoue la tête.

— Non, mais tu t'entends ? s'emporte-t-elle. Tu es une amazone, tu as besoin d'un pur-sang pas d'une vieille monture défraîchie.

Mon sourire apparaît, mais je le contiens en forçant sur mes lèvres. À partir de ce moment-là, Noémie sait qu'elle a gagné. Elle se redresse et tend les mains vers moi pour m'aider à bouger.

— Allez, à la douche ! Parce que tu sens le fauve. Je m'occupe de te trouver une tenue parfaite. Tu vas faire tourner toutes les têtes.

Je lui envoie un coussin à la tête qu'elle esquivé parfaitement. Mes réflexes sont à revoir.

L'eau qui dégouline sur mon corps me revigore. Que m'est-il passé par la tête de me laisser aller comme ça ? Tout ce relâchement pour un homme même pas attirant et qui me dénigrait sans cesse. Une fois lavée, je m'observe dans le miroir et pousse un cri de rage en découvrant les bourrelets dus à mon régime glace vanille et morceaux de cookies. Me voilà bonne pour retourner au moins trois fois par semaine à la salle de sports afin d'évacuer toute cette graisse.

Je n'ai pas le temps de me morfondre sur ma pathétique silhouette, Noémie cogne à plusieurs reprises à la porte.

— Ali, nous devons y aller. Il faut être en retard pour se faire désirer, mais pas trop quand même, sinon tous les beaux gosses seront casés.

Une serviette enroulée autour de la poitrine, je retourne dans ma chambre et avise une robe en velours pourpre posée sur mon lit, Noémie assise à côté, un large sourire sur le visage.

— C'est ma préférée, m'avoue-t-elle.

— Moi aussi.

Je m'approche et caresse la texture soyeuse.

— Prépare-toi en vitesse, me presse mon amie.

Une fois seule, je prends un peu de temps pour observer la tenue. Est-ce une si bonne idée de mettre cette robe ? Avec sa forme en fourreau, elle épouse parfaitement les courbes de mon corps, un peu plus enrobées que le mois précédent. Cependant, il s'agit d'une de mes rares tenues potables pour une soirée en mode « chasse au beau gosse ». Depuis l'adolescence, mes éternels jeans et sweat-shirts ne m'ont pas quittée.

Mon emploi en tant que *designer* dans une boîte d'informatique ne me donne pas souvent l'occasion de mettre des talons hauts et des jupes crayon – je suis même étonnée de savoir comment ça s'appelle.

Nouveau coup sur la porte. Noémie s'impatiente. J'enfile la robe en me déhanchant. Après quelques contorsions, me voilà prête. Dans la boîte à bijoux posée sur ma table de chevet, j'extirpe un collier avec un médaillon en forme de cœur. Je noue mes cheveux roux encore mouillés en une queue-de-cheval basique et m'examine sous tous les angles. Ça fera l'affaire ! Après un mois à me laisser aller, prendre un peu soin de moi me donne l'impression d'être un papillon qui sort enfin de son cocon. Noémie me confirme cette impression en entrant dans ma chambre dans le but de m'en faire sortir.

— Ma chérie, tu es superbe. Tu vas faire tourner toutes les têtes à cette soirée.

Malgré moi, je souris. Julien est définitivement relégué aux oubliettes de mon passé.

Quand nous arrivons à la fête de l'ami du cousin d'une collègue de travail de Noémie, la maison grouille de monde. Toutes les pièces visibles depuis le hall d'entrée – cuisine, salon-salle à manger, palier à l'étage – sont occupées par des groupes plus ou moins euphoriques. La musique rugit dans les enceintes et une foule se presse devant l'ordinateur posé sur la table pour choisir la prochaine playlist. Deux minutes après notre arrivée, je tiens déjà un verre de ce qui semble être de la vodka. Moi qui ai horreur de l'alcool, je plisse le nez à l'odeur forte qui s'en dégage. Mon amie, comme un

poisson dans l'eau dans ce genre de situation, rejoint vite un attroupement de mâles en costard-cravate, avant que je ne la perde de vue dans la foule. De mon côté, c'est plus compliqué, le nombre de mes interactions avec le genre humain se limite au strict nécessaire et discuter avec des inconnus qui n'ont rien à me vendre ne fait pas partie de la liste.

Après être restée immobile plusieurs minutes dans l'entrée, je pars à la recherche d'un coin un peu en retrait pour attendre le retour de Noémie.

Moi qui voulais emballer tous les hommes de la pièce, j'ai fière allure, cachée dans les épais coussins pourpres du sofa, assortis à ma robe. En vrai caméléon, je me fonds dans le paysage. Il ne manquerait plus qu'un invité s'assied sur moi pour ajouter la honte à cette horrible soirée. Personne ne fait attention à moi mais, à bien y réfléchir, cela ne me dérange pas vraiment. Il vaut mieux cela que de tomber sur un gros lourd déjà soûl. D'ailleurs, quelle heure est-il ? Nous devons être arrivées depuis au moins cinq heures. Ah, non ! Il est seulement 20 heures. Nous ne sommes ici que depuis trente minutes. Je regrette déjà mon canapé et mon pyjama moelleux. Perdue dans mes pensées, je n'ai pas aperçu le jeune homme qui vient de s'installer à mes côtés. Je sursaute quand il me crie presque dans l'oreille.

— Désolé de t'avoir fait peur. J'essaie d'attirer ton attention depuis dix minutes, mais avec ce vacarme, on ne s'entend pas.

Intimidée, je ne quitte pas des yeux ma bague que je fais tourner entre mes doigts. Peu habituée à être

draguée, je me méfie des hommes qui viennent spontanément vers moi sans me connaître auparavant. Je suis souvent la bonne copine, avant de devenir l'éphémère petite amie.

D'ailleurs, il a quelle tête, cet inconnu ?

Je jette un coup d'œil en coin à mon voisin. Il fixe les invités, un sourire aux lèvres, comme s'il était le seul à connaître un secret amusant. Moi aussi, je voudrais être dans la confiance ! Ses yeux gris, tel un ciel d'orage, ses cheveux châtain doré coiffés en arrière, son menton volontaire – oui, j'ai un faible pour les mentons – et sa bouche rieuse complètent à merveille un portrait déjà flatteur.

Je me racle la gorge pour attirer son attention. Aucune réaction. Je recommence à trois reprises, sans succès.

C'est quand même lui qui a entamé la conversation. Pourquoi ne poursuit-il pas ?

Mais quel boucan !

La main tremblante, je tire sur son tee-shirt bleu marine. Quand il reporte enfin son attention sur moi, je ramène rapidement la main sur mon genou gauche.

Il me fixe intensément. Malgré mon malaise, je ne me laisse pas impressionner par ce magnifique inconnu et ne baisse pas les yeux.

Il se rapproche, j'esquisse un mouvement de recul avant de réaliser qu'il veut juste me parler. J'avance une oreille, toute ma concentration focalisée sur ses paroles.

— On ne s'est pas déjà rencontrés ? crie-t-il à moitié.

Je lève les yeux au ciel. Encore un qui n'a pas un brin d'imagination. Je sens venir la suite : « Mais oui,

c'est ça, je vous ai rencontré dans mes rêves ». Ma tête me hurle de m'enfuir, de ne pas le laisser poursuivre, mais mes hormones – car c'est quand même tôt pour parler de cœur – me crient de lui laisser une chance. J'ai besoin d'un câlin, même pour un soir, j'ai envie de me réfugier dans les bras d'un beau gosse. Et puis, qui sait, c'est peut-être vrai, après tout.

Je l'observe à mon tour, mon nez gigote de droite à gauche, signe d'une intense réflexion. Il a un je-ne-sais-quoi de familier. Mais impossible de dire s'il ne ressemble pas juste à Monsieur Tout le Monde. Mon voisin semble mener la même introspection, ne me quittant pas des yeux. Sous ce regard un brin inquisiteur, je commence à me dandiner sur mon assise.

Il faut vraiment que je me débarrasse de ce type. Je suis désespérée, mais pas à ce point.

— Collège Camille Claudel ?

De la sueur perle sur mon front, mon estomac se noue.

Sur qui suis-je tombée ? S'agit-il d'un *stalker* ? Je me morigène intérieurement d'avoir mis autant d'informations personnelles sur les réseaux sociaux. Demain, je supprime tous mes comptes.

Les yeux grands ouverts de terreur, mon cerveau me hurle de m'enfuir, de retrouver Noémie en vitesse. D'après les informations, un déséquilibré s'en prend aux jeunes femmes, la nuit, dans la rue, depuis des mois. Et si c'était lui, le coupable ? Ma vision devient floue, je manque de tomber dans les pommes. M'échapper !

Avec cette seule idée en tête, je fais mine de me lever, mais l'inconnu m'attrape le poignet.

Des sensations contraires envahissent mon être, la frayeur d'être la prochaine victime de ce pervers et le bien-être du contact de sa peau chaude contre la mienne.

Un instant à moitié debout, il se met à ma hauteur et hurle à nouveau à mon oreille.

— Alison ? La petite Alison qui s'est écorché le genou, le jour de la rentrée ?

Sur la défensive, le visage tendu, je hoche la tête. Mon cerveau mouline à une vitesse surprenante. Voilà une anecdote qui n'a jamais été étalée sur mon journal virtuel.

Prise d'un doute, je scrute chaque détail de son visage. Se pourrait-il que... ? Non, ce n'est pas possible... Même dans mes rêves les plus fous, je ne le retrouvais jamais. Alors, le croiser là, à une fête à laquelle je ne devais même pas venir... c'est digne d'un conte de fées.

La bouche sèche, j'articule :

— Évan ?

Son sourire s'élargit. Encore tout étonnée, je m'approche pour que ma voix puisse couvrir le vacarme ambiant.

— Quelle surprise de te voir ici. Depuis quand es-tu revenu ?

Sa bouche frôle mon cou quand il me répond et les poils de ma nuque se redressent dans un frisson de bonheur.

Si tu doutes

— Allons discuter ailleurs, dans un endroit plus calme.

Sans un mot, je le laisse m'entraîner dehors, ma main dans la sienne.

Ce passage de ma vie remonte à deux ans. Depuis cette soirée, nous ne nous sommes plus quittés.